

L'outil, incarnation du temps¹

Anne Mounic : Pourquoi la gravure ?

Devorah Boxer : Par hasard. Je me trouvais à Yale, dans une école d'art pour mon Master. Je m'étais inscrite en arts graphiques, en typographie plus précisément, mais je n'étais pas faite pour cela. Par contre, il y avait une option gravure sous la direction de Gabor Peterdi. Je l'ai prise et me suis mise tout de suite à adorer ça !

A.M. : Quelle est la perspective générale des études d'art aux Etats-Unis ?

D.B. : Chaque école a ses propres méthodes. A Yale Art School, on apprenait le dessin et le jeu de la couleur avec discipline, mais aussi avec une certaine ouverture et une grande attention. En plus de ceux qui étaient exigés pour mon diplôme, j'ai pu profiter des cours de dessin et de théorie de la couleur de Josef Albers, qui étaient d'une grande richesse. Ici, aux Beaux-Arts, chaque atelier est dirigé par un « maître ». J'ai eu une petite expérience française également, car j'ai effectué à Paris ma troisième année d'université, et passé trois mois dans la classe d'André Lhote. C'est une expérience inoubliable – celle du « maître » qui vous corrige et forme ainsi ses disciples à son image – plusieurs petits André Lhote.

A.M. : C'est différent aux Etats-Unis.

D.B. : A Yale, nous n'avions pas de « maître », mais ma discipline était à part dans l'école d'art. J'étais dans la section Arts graphiques. En outre, l'enseignement de la gravure en option n'était pas très précis. C'est Jacques Frélaut qui m'a tout appris, ici, à Paris. Au bout de deux ou trois ans en France, j'ai eu la chance d'avoir comme voisin, sur le même palier, Jean Pennequin, maître taille-doucier. Il travaillait avec Crommelynck et a parfois imprimé des œuvres de Picasso, ou d'autres. Je me souviens que, dans ce lieu très petit qu'était son atelier, il s'était attaqué aux cinquante-huit couleurs sur sept plaques de cuivre différentes de la *Bethsabée* de Picasso. De plus, il disposait d'une presse énorme qui prenait quasiment toute la place. Il était très sympathique et moi, très timide, j'avais mis des années avant d'oser frapper à sa porte. Quand il a pris sa retraite, il s'est un peu installé ici. C'est lui qui m'a appris à imprimer.

A.M. : Etes-vous venue à Paris pour travailler avec Jacques Frélaut ?

- 301 -

D.B. : Non, pas du tout. C'est simplement qu'à Yale, j'ai eu la chance de rencontrer mon futur mari français. Venir ici me convenait, car j'éprouvais une certaine attirance pour Paris. Et je ne regrette rien.

Guy Braun : C'est formidable que vous ayez pu rester si longtemps dans l'atelier que vous occupez maintenant.

D.B. : Oui, j'y suis depuis 1959. On a essayé de nous chasser bien sûr. Des promoteurs immobiliers ont voulu faire

1 Extrait de l'entretien avec Devorah Boxer dans *Temporel* 5, La main. <http://temporel.fr>

main basse sur notre impasse, comme d'habitude. Nous avons constitué une association et nous avons gagné.

A.M. : Ce qui, par contre, n'est pas comme d'habitude.

D.B. : Oui, pas du tout. Très inhabituel même. L'endroit est formidable. C'est calme et entre voisins, il règne une très bonne ambiance. L'exposition qui a lieu à Gravelines en ce moment s'axe sur cet atelier. On y voit 70 ou 80 gravures alignées. C'est curieux, mais on n'a pas l'impression que ce soit trop serré. Cela a un sens. On y voit en outre quelques objets, qui m'ont servi comme « sujets ».

A.M. : A l'exposition de l'association Trace, il y a deux ans, vous aviez exposé le *Tea bag*. Or j'aime bien, dans les expositions de groupe, me promener au hasard et aller vers ce que j'aime, sans préjugés. Quand j'ai vu votre gravure sans savoir qu'il s'agissait de vous, j'ai été immédiatement attirée. De ce sachet de thé se dégageait une intensité certaine. Vous parvenez, en dépeignant les objets, à donner, par allusion, une idée de la présence humaine. Pourtant, vous ne dessinez jamais des êtres humains.

D.B. : J'ai commencé avec des personnages sur bois. Durant mes premières années à Paris, je ne connaissais personne et parlais très mal le français. J'ai eu beaucoup de mal les premiers temps. Je ne me souviens plus à quel moment j'ai choisi de quitter les personnages pour les objets. Pendant un temps, j'ai fait peu de gravure. J'avais deux enfants, qui me prenaient beaucoup de temps. Pendant cette période j'ai fait quelques livres d'enfant et j'ai passé deux ans à travailler sur un jeu sur l'architecture avec une amie. Par la suite, j'ai songé à cette gestuelle de l'objet et c'est cela que j'ai développé au fil des années. Ce que vous me dites sur le *tea bag* me fait très plaisir. Je ne sais jamais moi-même si ce que je fais est vraiment réussi ou non.

A.M. : C'est un peu normal. On ne sait jamais si ce qu'on fait soi-même est vraiment bien. Ce goût pour l'objet pourrait-il vous venir de certains moments de votre enfance ?

D.B. : Quand j'étais à l'école, j'admirais beaucoup l'art expressionniste allemand – des artistes comme Käthe Kollwitz. Et puis mes parents avaient des amis réfugiés allemands.



Devorah Boxer dans son atelier. Photographie de Guy Braun.

A.M. : Vous avez parlé de « gestuelle de l'objet ».

D.B. : Je réfléchis sur la forme, sur la fonction. L'outil correspond à la découverte d'un moyen de faire. On crée un outil pour résoudre un problème. Le processus est manuel. Il s'agit là du prolongement de l'intelligence de la main. Prenez ce vilebrequin, par exemple.

(Deborah saisit l'objet et l'actionne.)

A.M. : Il est la silhouette d'un geste de la main.

D.B. : Et regardez sa forme, la façon dont il capte la lumière. C'est la beauté de la chose qui m'intéresse. On dirait un paysage. Comme un paysage, l'outil a une perspective, une lumière, une structure. Il est une incarnation du temps.

A.M. : Pourriez-vous revenir sur cette notion d'« intelligence de la main » ?

D.B. : La main ne peut être séparée de l'œil. Ce que l'œil voit, la main le traduit. C'est une chance de pouvoir exprimer. Et pour cela, il faut regarder chaque objet avec attention, tourner autour, pour ainsi dire. Voici un objet de Madagascar destiné à être utilisé pour faire des infusions. Je pensais en faire une gravure sur bois et je me suis arrêtée, car le dessin suffit, bien que je l'aie repris plus tard à la pointe sèche. C'est un objet d'une banalité totale.

A.M. : Vous n'allez pas toujours jusqu'à la gravure ?

D.B. : J'aime dessiner pour dessiner. Je passe beaucoup de temps à dessiner.